



LA BELLE SAISON

Sitôt qu'elle paraît, tout rit dans la nature :
La saison des frimas voit son règne finir,
La campagne revêt sa robe de verdure
Et semble défier les neiges à venir.

Le chêne séculaire à la verte ramure
Offre un lit de feuillée où l'oiseau peut dormir ;
Le ruisseau qui serpente avec un doux murmure
Consumme son ardeur à couler et gémir.

J'aime, ô belle saison, tes chastes rêveries :
Le silence des bois, le calme des prairies,
La voix du rossignol qui se plaît à chanter.

Tes suaves douceurs, hélas ! sont passagères ;
Tes souffles embaumés et tes brises légères
S'envoleront bientôt : "Sachons donc les goûter."

AIGLON.

Contreœur, juin 1894.

UN DRAME IGNORÉ

(Suisse)

Quand il arriva à la porte où il devait frapper, il entendit la voix de Berthe, cette voix adorée dont il était insatiable. Il s'arrêta... retenant son souffle pour mieux entendre, pour mieux se griser des suaves intonations qui faisaient tressaillir son âme.

..... "Mes sanglots et mes pleurs
N'ont pas fléchi votre amère ironie !
Mon Dieu, mon Dieu, vous m'avez trop punie !
Pour tant d'amour faut-il tant de douleurs !
Quand je croyais passer toute ma vie
Aimée, heureuse, attachée à vos pas,
Un autre amour désormais vous convie,
Vous oublierez, mais je n'oublierai pas !

Vous oublier ?... Jusqu'à mon dernier jour,
Vous serez seul dans ma triste pensée,
Tandis que vous, à votre fiancée
Vous redirez les doux serments d'amour !
Puis lorsque Dieu la fera votre femme,
Qu'on la verra joyeuse à votre bras
Vous oublierez jusqu'au nom de l'infâme,
Vous oublierez mais je n'oublierai pas."

La mélodie était terminée qu'il écoutait encore, espérant qu'elle continuerait, mais elle piqua quelques accords brisés et l'instrument se tut.

Le timbre résonna sous la main émue de Harry. Berthe tressaillit. Enfin, elle allait savoir ! Ce devait être Blanche... elle ouvrit la porte et recula en apercevant Harry.

Quoi ! c'était lui, il était là devant elle, la regardant, surpris de sa contenance ! Elle ne trouvait rien à dire, oubliant même de l'inviter à rentrer.

Il rompit le premier le silence.

— Oh, mademoiselle Berthe ! Comme c'était joli, ce que vous chantiez. Me pardonnerez-vous ? J'ai commis l'indiscrétion de vous écouter et jamais, je vous l'avoue, mon cœur ne s'est senti aussi ému... Ils sont bien heureux ceux qui peuvent vous entendre souvent... Oh ! que ne puis-je...

Il fut interrompu par l'arrivée de madame Laurin, qui lui tendit la main et lui fit prendre place sur un fauteuil à ses côtés, tandis que Berthe, doucement remuée par le compliment qu'elle venait de recevoir, se tenait à l'écart ; elle était déjà presque heureuse, il faut si peu de chose pour rendre l'espoir à un cœur qui aime. Elle avait vu comme il était sincère en disant combien il aimait sa voix. Oh ! pensa-t-elle, comme je chanterais pour lui ! et son cœur battit à rompre sa poitrine.

Cependant, Mme Laurin et Harry conversaient ensemble.

— Oui, déclara la vieille dame, j'étais certaine de vous intriguer, mais il me plaisait de vous faire languir un peu ! Voici ce dont il s'agit : Dans

quinze jours, nous serons à l'anniversaire de la naissance de mon fils et nous avons comploté, Berthe et moi, de lui faire une surprise. Pour cela, nous avons besoin de votre concours, et j'ai pensé que vous ne nous le refuseriez pas. Voilà pourquoi je vous ai écrit hier, à l'insu de Georges et même de Berthe, car elle eût craint que cette tâche ne nous causât quelque désagrément.

— Oh ! mademoiselle, prononça Harry en se tournant vers la jeune fille, vous me méconnaissez, si vous avez pu croire qu'il me coûterait de vous venir en aide dans cette circonstance. Pour Georges, que ne ferais je pas !

— Vous êtes bon, je le sais... et la voix de Berthe trembla en parlant ainsi.

— Notre but, reprit Mme Laurin, est de réunir ce soir les amis et les camarades de Georges, ceux que nous savons qu'il aime le plus. Il s'en trouve que nous ne connaissons pas, c'est pour cela que j'ai demandé votre aide... et puis, que peuvent deux femmes pour organiser une fête quelconque.

— Vous pouvez, à coup sûr, compter sur moi, fit Harry. Je suis novice dans l'art de mener à bonne fin une partie de plaisir, mais vous commanderez et j'obéirai en aveugle, cela vous va-t-il !

— Sans doute, répondit Mme Laurin en souriant, mais ce sera avec Berthe que vous devrez conférer à ce sujet ; avec elle et son amie Blanche Lortie, qui s'y entend mieux que nous.

— C'est parfait ! dit Harry. Tout ira bien si ces demoiselles s'en mêlent.

— Et le secret ? fit Berthe, il faudra le garder.

— Soyez sans crainte, je sais garder un secret. Et il pensa à celui qu'il cachait depuis trois années.

— Maintenant, fit Mme Laurin, causez de cela ensemble, je vous quitte. En effet, ajouta-t-elle en se tournant vers Berthe, M. Doucet aime beaucoup le chant, chante lui donc quelque chose, ce sera sa récompense pour tout le dérangement que nous allons lui causer.

Et elle s'éloigna sans entendre les remerciements que formulait le jeune homme.

— Oh ! s'il vous plaît, implora-t-il, accédez au désir de votre mère, vous me feriez tant plaisir.

— Je le veux bien, répondit Berthe, mais j'ai si peu l'habitude de chanter en présence d'un étranger ! Je vous en prie, soyez indulgent.

Elle se rendit au piano et choisit ce qu'elle allait chanter ; elle se recueillit un instant, intimidée par la présence de celui qu'elle aimait. Enfin, la voix s'éleva, timide d'abord, puis plus forte et plus chaude ; jamais Berthe n'avait chanté avec de tels accents. Harry était ravi, il eût voulu entendre toujours ces sons inconnus de lui jusqu'alors ; croyant rêver, il eût tout donné pour que son rêve se continuât, mais la voix se tut, c'était le réveil.

— Déjà ! fit-il. Ça été si court et vous m'avez conduit si haut ; ce n'était pas une voix d'ici-bas que je croyais entendre.

— Vous raillez, fit tristement la jeune fille, et c'est mal puisque j'y ai mis toute mon âme.

— Sar mon cœur ! Je ne raille pas, je ne raille jamais. Puisse vous lire en moi, vous verriez combien je suis sincère et comme je vous admire.

Il allait ajouter "et comme je vous aime," mais il se contenta au souvenir de son serment de ne rien dévoiler de son amour.

— Je vous crois, ajouta Berthe, car la raillerie s'allierait mal à la délicatesse dont vous avez toujours fait preuve depuis que je vous connais.

— Merci de votre bonne opinion à mon égard. Je la mérite si peu, vraiment, dit-il avec un accent de profonde tristesse.

Puis, comme s'il avait craint de laisser voir ses vrais sentiments, il se leva brusquement pour prendre congé.

— Vous partez déjà, dit Berthe avec une nuance de regret dans la voix, il n'est pas tard pourtant. Au moins, n'allez pas oublier votre promesse, vous viendrez souvent, n'est-ce pas, afin que nous puissions mener notre entreprise à bonne fin.

— Croyez bien que rien me sera aussi agréable. Oui, je viendrai souvent, trop souvent peut-être à votre gré.

Elle eût une dénégation muette, puis ils se pressèrent doucement la main, toujours sans comprendre l'un et l'autre l'émotion qu'ils éprouvaient à un égal degré.

X

"Oh ! Blanche, pour l'amour de Dieu, dis moi que tu n'es pas certaine que ce que tu viens de me raconter soit la vérité... Dis moi que tu n'en crois rien, que c'est une calomnie infâme. O mon amie ! Sois indulgente, vois dans quel état ta confiance m'a mise.

"Mon Dieu, mon Dieu ! serait-il possible ? Lui, un ivrogne ! Lui, un débauché ? et l'on ne m'en dit quelque chose qu'alors que je l'aime de toute la force de mon âme... et c'est froidement qu'on vient me porter ce coup qui détruit toutes mes espérances... et c'est toi, Blanche, qui t'es chargée de cette mission cruelle. Pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt ?... Mais non, c'est faux... je l'aime et il le mérite."

A ce moment, une atroce pensée de jalousie lui déchira l'âme... si Blanche aussi aimait Harry ! si elle était sûre d'en être aimée et si c'était pour détacher son cœur de lui qu'elle avait inventé cette accusation vile... Elle frissonna de douleur.

— Blanche ! dit-elle d'une voix acerbe, tu n'as pas répondu à ma question : Es-tu certaine que ce que tu m'as dit est vrai !

— Hélas ! répondit la jeune fille, je n'en suis que trop certaine !

— De qui le tiens-tu ?

Blanche hésita un instant, ce qui exaspéra Berthe qui reprit :

— Allons ! parles, si tu ne t'es pas faite l'écho d'un abominable mensonge. Et... si cela était, jamais de ma vie je ne te reverrais, entends-tu ?

— Ma pauvre amie, fit Blanche tristement, la douleur t'égarait-elle à ce point que tu doutes ainsi de moi ? As-tu donc oublié nos dix années d'amitié... Me crois-tu assez méchante pour troubler de plein gré et sans que cela soit nécessaire, la tranquillité dont tu jouissais. Oh ! Ne crois pas cela, ma Berthe aimée, réfléchis un peu et écoute mon explication. Je ne voulais pas te torturer par un récit détaillé, eh bien, je vais te dire que je ne tiens de personne la nouvelle de la dégradation de celui que tu as le malheur d'aimer. C'était la semaine dernière, je marchais avec ma mère dans la rue quand, en passant devant une buvette, on entendit des cris et des jurons. A n'en point douter, c'était une bagarre. Un homme de police qui nous suivait entra là et, deux minutes après, il sortit, tenant un homme ivre, le tirant à sa remorque ; un autre jeune homme qui, lui, paraissait sobre, semblait intercéder pour celui qu'emmenait le policier, car j'entendis celui-ci répondre d'un ton brusque : "Non, plus de pardons, il y a trop de fois que nous le laissons aller à la prière d'un ami ; cette fois, je vais le loger et il ne troublera plus, ce soir, la paix publique." L'ami insista, mais l'homme fut inflexible ; il entraîna son prisonnier et ils passèrent à deux pas de nous ; je reconnus...

— Assez, assez ! exclama Berthe dans un sanglot. Ne le nomme point ! Oui, je te crois et j'étais aveugle en doutant de toi ; ne me retire pas ton amitié pour cela ! J'en aurai tant besoin. Dis que tu me pardonnes !

Blanche se jeta dans ses bras et toutes deux mêlèrent leurs sanglots et leurs larmes...

Quand elles furent un peu calmées Blanche essaya de consoler son amie par de bonnes paroles. — Ta croiras avoir fait un mauvais rêve ! dit-elle. Tu oublieras bientôt cet amour qui est indigne de toi.

— Non ! fit Berthe avec exaltation, je n'oublierai pas, je l'aimais trop ! D'un amour trop violent. Il est ivrogne ?... Soit ! Eh bien, je l'aime encore !... J'en mourrai, mais je n'oublierai pas. O amie, si tu savais ce que je souffre ici, fit-elle en étreignant sa poitrine de ses deux mains, tu comprendrais qu'on ne peut pas vivre avec une telle blessure au cœur !

— Pauvre Berthe ! dit Blanche, nous prions ensemble et tu guériras de cette blessure, peut-être moins profonde que tu ne le penses.

— Je le voudrais, assura Berthe avec un pâle sourire, je dois vivre pour ma mère, pour Georges. Oui, ils me rattachent à la vie ; je serai forte, je ne me laisserai point abattre par ma souffrance qu'ils ignorent, je veux que tu gardes mon secret ;